



## Les noms de peuple ont une histoire

Dominique Casajus

### ► To cite this version:

Dominique Casajus. Les noms de peuple ont une histoire. François Pouillon. Léon l'Africain, Karthala, pp.105-117, 2009, Terres et gens d'Islam. halshs-00430212

**HAL Id: halshs-00430212**

**<https://shs.hal.science/halshs-00430212>**

Submitted on 6 Nov 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Les noms de peuple ont une histoire

Dominique Casajus

Texte paru dans *Léon l'Africain*, François Pouillon (éd.), Paris, Karthala, 2009 : 105-117.

La *Descrittione dell' Affrica* est le premier ouvrage publié en Europe où l'on ait parlé d'Agadez. Le chapitre *Dè Agadez & suo Regno* est précis, vivant, et assez en accord avec ce qu'on sait par ailleurs de la ville et de la dynastie sultanale qui en a fait son siège à partir du début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Pourtant, les trois éditeurs de la traduction d'Épaulard se sont évertués à établir que les informations de l'auteur étaient de seconde main. Leurs doutes ne portent d'ailleurs pas seulement sur le royaume d'Agadez, mais s'étendent également aux régions qu'il appelle la Libye (*Libia*) et à une partie de celle qu'il appelle la Terre des Noirs (*terra di Nigri*). Rappelons que, selon l'usage que les géographes arabes ont hérité de Ptolémée, Léon divise l'Afrique septentrionale en quatre parties qu'il baptise, du nord au sud, la Berbérie, la Numidie, la Libye, et la Terre des Noirs. Il divise la Libye elle-même en cinq régions, nommées d'après les peuples qui les habitent. Ce sont, de l'ouest à l'est : le désert des Zanhaga (ou Sanhagia) ; le désert des Guenzigha ; le désert des Targha ; le désert des Lamta ; le désert des Berdaoa<sup>2</sup>. Dans la Terre des Noirs, il dénombre quinze ou seize royaumes dont je ne citerai que les premiers, en les énumérant de l'ouest à l'est : *Gualeta* ; *Genia* ; *Melli* ; *Tombutto* ; *Cabra* ; *Ghago* ; *Guber* ; *Agadez*. Or pour les éditeurs d'Épaulard – et particulièrement pour Henri Lhote, le plus virulent d'entre eux –, Léon semble ne connaître de la Libye que sa région la plus occidentale, et, de la Terre des Noirs, que ses cinq royaumes les plus occidentaux.

Je crois utile de reparcourir l'argumentation d'Henri Lhote, si avocassière qu'elle soit le plus souvent, car elle fait apparaître combien ce que nous croyons savoir risque de nous empêcher d'accéder à ce que Léon savait. Dans le procès méthodique qu'il instruit à longueur de pages, tous ses désaccords avec le Grenadin sont autant de signes que celui-ci se trompe, ou qu'il affabule. Peut-être Léon a-t-il menti, peut-être s'est-il trompé ; qui peut le savoir ? Mais ces désaccords ont sans doute une tout autre cause. Les voyageurs, les historiens, les ethnologues, ne voient que ce que le savoir dont ils disposent leur permet de reconnaître et de nommer. Comme le disait Gérard Lenclud dans un article consacré aux voyageurs du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup> : « Voir un arbre, c'est le voir comme arbre, donc le "reconnaître" au moyen d'une inférence [...] moins pour ce

---

<sup>1</sup> Sur Agadez, et d'une manière générale sur les régions dont il sera question ici, le texte publié par Ramusio et traduit par Épaulard diffère assez peu, quant au fond, du texte primitif (*Cosmographia & Geographia de Affrica*) découvert par Angela Codazzi et dont Dietrich Rauchenberger a publié et traduit de larges fragments. Voir Rauchenberger 1999 : 292-297 ; Ramusio 1837 : 141, Léon l'Africain 1956, II : 473-474. Je suivrai autant que possible le texte édité par Rauchenberger.

<sup>2</sup> Voir Rauchenberger 1999 : 239 *sqq.*, Léon l'Africain 1956, II : 447 *sqq.*

<sup>3</sup> Lenclud 1995 : 119.

qu'il est ou n'est pas "en réalité" que pour ce qu'il est qualifié d'être en fonction d'un savoir préexistant nécessairement à l'acte de perception. L'identité nominale prévaut le plus souvent sur l'identité visuelle ou, plus exactement, la conditionne. » L'arbre n'étant là, bien sûr, que pour la commodité de l'exposé, car l'article parle d'abord des « Sauvages » que ces voyageurs rencontraient en Amérique, et qu'ils n'ont « vus » que pour autant qu'ils pouvaient les situer par rapport à ce qu'ils avaient lu chez Homère ou chez Hérodote. Transposons : Léon a vu au Sahara les peuples que le savoir de son temps le mettait en mesure de nommer. Les noms de peuples dont nous disposons aujourd'hui sont différents ; nous parlons de « Touaregs », de « Maures », de « Toubous », appliquant ces noms à des hommes qui pour la plupart ne les connaissent même pas. Que voyons-nous d'eux, quand nous les nommons ainsi ? Sûrement pas ce que voyait Léon, qui lui non plus ne connaissait pas ces noms. De cette inévitable discordance, n'y aurait-il pas cependant quelque leçon à tirer ?

Tout d'abord, où situait-il la région qu'il appelle *Libia* ? Bien qu'il précise qu'elle « ne porte pas en arabe d'autre nom que Sahra, c'est-à-dire désert<sup>4</sup> », son texte ne fait pas de *Sahra* un synonyme de « désert » puisque les régions qu'il qualifie de désertiques ne manquent pas dans sa Numidie, et qu'on en trouve aussi quelques-unes dans sa Terre des Noirs. Et ce *Sahra* ne se confond pas non plus avec ce que nous appelons aujourd'hui le Sahara puisque des territoires comme le Mzab et le Fezzan, des villes comme Biskra, Touggourt, Tabelbela, Ouargla ou Ghadamès, tous sahariens à nos yeux, appartiennent pour lui à la Numidie. Disons que sa Libye comprend la partie la plus méridionale de l'actuel Sahara et une bonne partie de notre Sahara central. Les noms des peuples qu'il y situe sont déjà mentionnés chez des auteurs antérieurs. Voici notamment, dans la traduction de Mac Guckin de Slane, ce que Ibn Khaldoun écrit des Berbères voilés du Sahara<sup>5</sup> :

Ils forment une espèce de cordon sur la frontière du pays des Noirs ; cordon qui s'étend vers l'Orient parallèlement à celui que forment les Arabes sur la frontière des deux Maghrebs et de l'Ifrîkiâ. Les Guedala, une de leurs tribus, se trouvent en face des Doui-Hassan, branche de la tribu arabe des Makil qui habite le Sous-el-Acsa ; les Lemtouna et les Ounzîga [ou Outrîga] ont devant eux les Doui-Mansour et les Doui-Obeid-Allah, Makiliens du Maghreb-el-Acsa ; les Messoufa sont vis-à-vis des Zoghba, tribu arabe du Maghreb central ; les Lamta se trouvent en face des Rîah, tribu arabe qui occupe le Zab et [les campagnes de] Bougie et Constantine, et, enfin, les Targa [...] se tiennent vis-à-vis des Soleim, tribu arabe de l'Ifrîkiâ.

On voit que, comme Léon le fera pour ses Libyens, Ibn Khaldoun énumère cinq ensembles de populations qu'il distribue d'ouest en est, depuis l'Atlantique jusqu'à une région correspondant à peu près au Fezzan actuel. Les tribus arabes de ce catalogue se retrouvent toutes dans divers passages de la *Descrittione*, avec une localisation géographique qui est à peu près celle que leur assigne Ibn Khaldoun<sup>6</sup>. Il est possible que Léon se soit souvenu là de l'*Histoire des Berbères*, mais les

<sup>4</sup> Léon l'Africain 1956, I : 5 ; corrigé d'après Rauchenberger 1999 : 330.

<sup>5</sup> Ibn Khaldoun 1978, II : 104.

<sup>6</sup> Léon l'Africain 1956, I : 27 *sqq.* ; Rauchenberger 1999 : 345 *sqq.*

renseignements assez riches qu'il donne au sujet de ces Arabes laissent penser qu'il a mêlé des souvenirs personnels à ses souvenirs de lecture. Quant aux tribus berbères, elles se sont largement modifiées d'un auteur à l'autre puisque la liste d'Ibn Khaldoun : *Guedala* ; *Lemtouna/Ounzîga* ; *Messoufa* ; *Lamta* ; *Targa* devient chez Léon : *Zanhaga* ; *Guenzigha* ; *Targa* (ou *Targha*) ; *Lamta* ; *Berdaoa*. Des *Guedala* aux *Zanhaga* (que Léon orthographie parfois *Sanhagia*), la distance n'est pas grande puisque les *Guedala* sont chez Ibn Khaldoun une branche des *Sanhadja*. Les *Guenzigha* sont évidemment des *Ounzîga*. Par contre, les *Messoufa* ont disparu et on ne les trouve nulle part dans la *Descrittione* ; les *Targa* et les *Lamta* ont été intervertis ; et les *Berdaoa* ont été ajoutés. Si Léon s'est inspiré d'Ibn Khaldoun, il faut penser là encore que ses souvenirs de lecture se sont enrichis de souvenirs personnels : l'interversion des *Lamta* et des *Targa* peut être due à l'infidélité des premiers ; l'ajout des *Berdaoa*, dont on ne voit pas d'antécédent chez Ibn Khaldoun, proviendrait des seconds.

Convaincu que les groupes touaregs qui peuplent aujourd'hui le Sahara occupaient déjà, pour l'essentiel, leurs actuels terrains de parcours<sup>7</sup>, Henri Lhote a essayé de retrouver certains d'entre eux dans nos deux catalogues. On ne voit pas sur quoi sa conviction se fonde car, hormis deux exceptions dont je parlerai le moment venu, les sources orales ou écrites qui nous permettraient de reconstituer l'histoire de ces divers groupes ne remontent guère au-delà du XVII<sup>e</sup> siècle. Ainsi les Touaregs du Hoggar, qui vivent dans la zone où Léon met ses *Targa* et Ibn Khaldoun ses *Lamta*, font remonter la généalogie de leurs chefs jusque vers 1650, et elle ne devient vraiment fiable qu'à partir du siècle suivant<sup>8</sup>. De même, *Iwelemmedän*, le nom que se donnent les Touaregs établis aujourd'hui sur les confins nigéro-maliens, n'est pas attesté avant 1650, date où nous le voyons apparaître dans le *Tarikh es-Sudan*<sup>9</sup>. D'après leurs traditions orales, qui ne remontent pas au-delà du XVIII<sup>e</sup> siècle, ces *Iwelemmedän* se seraient lentement déplacés depuis la région de l'Adrar jusqu'aux alentours de Tombouctou, tandis que certains d'entre eux faisaient sécession pour aller s'installer dans l'actuel Niger. On voit donc que, n'en déplaise à Lhote, leurs terres de parcours se seraient modifiées au cours des deux ou trois derniers siècles. Concédonc cependant à notre auteur que, au moins pour ceux qui n'ont pas fait sécession, ils ne se sont guère éloignés du désert que Léon assignait aux *Sanhagia*.

De plus, il est difficile de savoir à quoi renvoient les différents noms de nos deux listes. Considérons d'abord le cas des *Targa*. La façon dont Ibn Khaldoun écrit leur nom indique qu'il le considérait comme un mot berbère. La palatale occlusive sonore (*g*) n'existant pas en arabe classique, il n'a pu la noter qu'au prix de quelques artifices, exposés dans les *Prolégomènes*<sup>10</sup> : « ... si je veux représenter une lettre dont la prononciation tient le milieu entre celle de deux lettres connues, telle que le *gaf* (*g* dur) berber, qui est intermédiaire entre le *kaf* (*k*) des Arabes, et le *djîm* (*dj*) [...], j'écris d'abord un *kaf*, puis j'y ajoute en bas le

<sup>7</sup> Lhote, in Léon l'Africain 1956, II : 448, note 159.

<sup>8</sup> Keenan 1977 : 19 *sqq.*

<sup>9</sup> Grémont 2007 : 9.

<sup>10</sup> Ibn Khaldoun 2006, I : 135.

point distinctif du *djîm*, ou bien, j'y met en haut le point, soit seul, soit double, qui sert à faire reconnaître le *caf* guttural<sup>11</sup>. » Mac Guckin de Slane a constaté que ces principes étaient effectivement appliqués dans certains manuscrits de l'*Histoire des Berbères*, tandis que, dans d'autres, les copistes n'y avaient pas prêté attention<sup>12</sup>. Manquant probablement de caractères adaptés, lui-même a renoncé à les appliquer pour sa propre édition du texte arabe<sup>13</sup>, de sorte, dans le volume qu'il a fait imprimer en 1847, les Targa s'appellent *târkâ*<sup>14</sup>. Par contre, il dit s'y être rigoureusement conformé dans la traduction qu'il a publiée en 1848, où la palatale occlusive sonore du berbère est notée par *g* ou *gu*<sup>15</sup>. Les variantes relevées dans les différents manuscrits consultés par Mac Guckin de Slane, où le *g* devient parfois un *k* faute des points distinctifs prévus par Ibn Khaldoun, ne sont probablement pas les seules que les copistes se soient autorisées. Si j'en crois Jean Cuoq, en effet, l'édition beyrouthine de 1956-59 donne pour *târgâ* la leçon *târqa* ou *tariqa*<sup>16</sup>. Ce qui signifie que, faute de connaître les conventions d'Ibn Khaldoun, les copistes ont parfois préféré le *qaf* au *kaf* pour transcrire le *g* berbère.

Ce *târgâ* évoque un mot présent aujourd'hui dans plusieurs langues berbères. Attesté sous la forme *targa* ou *tardja* selon les régions, ce qui est une variation normale en berbère, il signifie « rigole d'irrigation, vallée, jardin irrigué<sup>17</sup> ». Chez les Touaregs sahéliens, il désigne par extension le Fezzan, pays réputé pour ses jardins ; c'est le seul sens qu'il ait dans les parlers touaregs septentrionaux, où le Père de Foucauld signale cependant un mot vraisemblablement apparenté (*tîrdjit*, pl. *tîrdja*) qu'il traduit par « escarpement terreux », en précisant : « Les *tîrdjit* se reçoivent en tout lieu et surtout dans les vallées, formant des berges à pic au bord du lit<sup>18</sup>. » Ce *targa/tardja* est-il le même mot que le *târgâ/târkâ/târqa* de l'*Histoire des Berbères* ? Sans être aussi catégorique qu'un Henri Lhote décidément jamais effleuré par le doute, Jacques Thiry juge qu'il est « permis, semble-t-il », de répondre par l'affirmative<sup>19</sup>. De fait, le *târgâ* d'Ibn Khaldoun semble subir chez d'autres auteurs arabes les mêmes variations que dans les parlers berbères. Ainsi, au XI<sup>e</sup> siècle, al-Bakrî signale au sud de l'actuel Maroc une rivière qu'il appelle, selon les manuscrits, *wâdî tarqâ* ou *wâdî-târdjâ*<sup>20</sup> – vocable qui peut se traduire par « la rivière que les gens du cru

<sup>11</sup> Ce « *caf* guttural » est la lettre servant à noter la vélaire occlusive sourde, que les arabisants appellent plutôt *qaf* aujourd'hui.

<sup>12</sup> Mac Guckin de Slane, in Ibn Khaldoun 2006, I : 135, note 6.

<sup>13</sup> Mac Guckin de Slane, *ibid.*

<sup>14</sup> Voir Ibn Khaldoun 1847 : 235 & 260.

<sup>15</sup> Mac Guckin de Slane, in Ibn Khaldoun 1978, I : LXV.

<sup>16</sup> Cuoq 1985 : 332 & 337.

<sup>17</sup> Prasse *et al.* 2003, II : 656 ; Foucauld 1951-1952, II : 534. ; Taifi : 571.

<sup>18</sup> Foucauld 1951-1952, IV : 1588.

<sup>19</sup> Thiry 1995 : 379.

<sup>20</sup> Dans l'édition bilingue de 1965 ( Abou-Obeïd-el-Bekri 1965), le nom apparaît à la page 309 du texte français sous la forme « Wadi Targa », mais le texte arabe (page 163) donne la leçon *wâdî târdjâ*. Dans la traduction de Quatremère, la graphie arabe, reproduite sans point diacritique sur le *t*, donne la leçon *wâdî tarqâ* (Quatremère 1831 : 189).

appellent *tarqâ/târdjâ* »<sup>21</sup>. Quelques pages plus loin, *Târdjâ* apparaît également comme le nom d'un peuple que l'auteur semble situer dans la même région<sup>22</sup>. Al-Yaqûbi mentionne à la fin du IX<sup>e</sup> siècle des Banu Tardjâ aux alentours de Sigilmassa, c'est-à-dire pas très loin de l'endroit où al-Bakrî place ses Târdjâ<sup>23</sup>. Un *Tardjah* apparaît également à la fin du X<sup>e</sup> siècle dans la liste des tribus berbères que Ibn Hawqal dit appartenir à la famille des Sanhadja<sup>24</sup>. Lui aussi devait les placer à l'ouest du Maghreb puisque c'est là la région que les auteurs arabes se sont toujours accordés à assigner aux Sanhadja.

Arguant du sens que *targa* prend chez les Touaregs sahéliens, quelques auteurs ont affirmé que le mot a d'abord été appliqué aux habitants du Fezzan<sup>25</sup>. Lhote, qui est l'un d'entre eux, reproche à Léon d'avoir donné à ses Targa un lieu de séjour trop occidental<sup>26</sup>. En réalité, on voit que *târdjâ* a désigné dès le IX<sup>e</sup> siècle des populations bien plus occidentales encore ; et le *wâdi-târdjâ* d'al-Bakrî laisse supposer que *targa* a pu désigner en berbère d'autres lieux que le Fezzan. De toute façon, un terme d'arabe dialectal qui est vraisemblablement apparenté à ces différents mots est aujourd'hui appliqué à des populations dont je doute qu'elles aient toutes transité par le Fezzan : il s'agit de *targi*, dont le pluriel *Tewâreg* ou *tewâriq* est l'étymon du « touareg » par lequel nous désignons en français ces populations<sup>27</sup>. Pour le dire à la manière de Léon l'Africain, le pays touareg s'étend du désert des Zanhaga jusqu'à celui des Lamta, et déborde largement sur la Terre des Noirs. Dès le XVI<sup>e</sup> siècle, le *Tarikh al-Fettach* (qui est l'un des deux documents dont j'ai promis plus haut de parler) mentionnait des *Tawâriq* ou *Tawâriqûn* dans la région de Tombouctou<sup>28</sup>. On voit donc qu'un contemporain de Léon ne se serait pas étonné de rencontrer un *targi* beaucoup plus à l'ouest encore que là où lui mettait les Targa. Ces *Tawâriq* étaient-ils les Iwelemmedân dont le *Tarikh es-Sudan* parle un siècle plus tard ? C'est difficile à dire, car « touareg » ou *tawâriq* ne sont que des exonymes. Ceux que les Français ou les Arabes sahariens désignent par ces mots ne s'appellent pas eux-mêmes ainsi. Qui nous assure qu'il n'en était pas déjà de même pour *târgâ* ? Même d'origine berbère, ce mot a très bien pu servir aux auteurs arabes à désigner des hommes qui se donnaient à eux-mêmes d'autres appellations. En tout cas, c'était le cas pour *targi* dès le XVI<sup>e</sup> siècle.

Voyons maintenant le cas de *Lamta*<sup>29</sup>. Al-Yaqûbi situait un peuple portant ce nom entre « Zawîla et la ville de Kawâr, en direction d'Awdjîla<sup>30</sup> », c'est-à-dire

<sup>21</sup> Cuoq 85.

<sup>22</sup> Abou-Obeïd-el-Bekri 1965 : 316 (texte français), 167 (texte arabe).

<sup>23</sup> Lewicki 1971 : 173.

<sup>24</sup> Ibn-Hawqal 1964, I : 102.

<sup>25</sup> Benhazera 1908 : 84. Prasse *et al.* 2003, II : 256 ;

<sup>26</sup> Lhote, in Léon l'Africain 1956, II : 449, note 169 ; 451, note 162.

<sup>27</sup> Prasse 1972-1974, t. I-III : 10.

<sup>28</sup> Mahmoûd Kâti ben El-Hâdj El-Motaouakkel Kâti 1913, I : 60, 182 (texte français) ; II : 116, 317 (texte arabe). Le *t* de *Tawâriqûn* est emphatique.

<sup>29</sup> Le mot apparaît le plus souvent avec un *t* emphatique.

<sup>30</sup> Cuoq 1985 : 49.

à peu près là où Léon place ses *Lamta*. Au début du X<sup>e</sup> siècle, Ibn al-Faqîh parle de Lamta situés vers le Sus al-Aqsâ, autrement dit dans ce que Léon appelle le désert des Zanhaga<sup>31</sup>. Ibn Hawqal, al-Bakrî, al-Idrîsî, qui se sont peut-être inspirés d'Ibn al-Faqîh, les placent eux aussi dans la même région<sup>32</sup>. Quant à Ibn Khaldoun, on a vu qu'il les met là où Léon situe pour sa part les Targa. Jacques Thiry interprète les divergences entre al-Yaqûbi et ses successeurs comme l'indice que les Lamta ont émigré après le X<sup>e</sup> siècle vers des régions plus occidentales<sup>33</sup>, mais rien n'exclut que nos différents auteurs aient donné le même nom à des peuples qui n'ont aucun rapport entre eux.

Pour Lhote, les « vrais<sup>34</sup> » Lamta sont les Touaregs qui vivent aujourd'hui dans le Hoggar, le massif montagneux qui s'étend à peu près là où Ibn Khaldoun plaçait ses Lamta. On ne voit pas très bien à quoi il attribue la véracité de ces Lamta-là, sinon au fait que les populations du Touat donnent aux Touaregs du Hoggar le nom de *Ilemtéen*, qui peut être considéré comme une forme berbère de *Lamta*<sup>35</sup>. Voilà qui prouve seulement que, tout comme *Targa*, *Lamta* ou ses équivalents en berbère pouvaient à l'occasion être des exonymes. Est-on sûr que les peuples appelés ainsi par leurs voisins se donnaient le même nom ? Pour les Touaregs du Hoggar en tout cas, la réponse est négative. La seule population qui se soit donné le nom de *Ilemtéen* à une époque récente est un petit groupe sédentarisé aux abords de Ghât, c'est-à-dire dans ce que Léon appelle le désert des Lamta. À quoi on doit ajouter que Delafosse a cru voir dans *Iwelemmedân* une forme berbère de *Lamta*, supposition moins absurde que Lhote ne l'a cru<sup>36</sup>, mais qui aurait pour résultat que les Lamta se retrouveraient décidément dans presque tout le Sahara. D'autant plus que rien n'exclut que des populations appelées *Lamta* par un auteur ayant pris ses informations auprès de leurs voisins reçoivent chez d'autres auteurs le nom qu'elles se donnaient elles-mêmes, ce qui ajouterait des Lamta occultes aux Lamta déclarés.

Passons rapidement sur *Guenzigha/Ounzîga*. Lhote croit y lire un lexème touareg qu'il transcrit improprement *oua-i-n-Ziza* (pour *oui-n-In-Ziza* : « Ceux de In-Ziza »), où In-Ziza est le nom arabe d'un puits situé sur la route caravanière reliant le Touat et le Soudan. Déjà connu des cartographes médiévaux sous divers noms (Anyâ, Anciza, Ansicha, Anziche...), ce puits figure dans les cartes modernes sous le nom de In-Zize<sup>37</sup>. Il est certes fréquent que les Touaregs désignent un groupe d'après le lieu-dit qu'il habite. On ne voit cependant pas

---

<sup>31</sup> Cuoq 1985 : 54.

<sup>32</sup> Cuoq 1985 : 73, 83, 163.

<sup>33</sup> Thiry 195.

<sup>34</sup> Lhote, in Léon l'Africain 1956, II : 452, note 168.

<sup>35</sup> Lhote, in Léon l'Africain 1956, II : 453, note 168. Bien que Lhote ne le précise pas, cette information provient du *Dictionnaire touareg-français* de Foucauld (Foucauld II : 534) qui précise que les populations berbères du Touat et du Tidikelt se servent de *ilemtéen* pour désigner, en langue berbère, tous ceux que les Arabes appellent « Touareg ». C'est aussi Foucauld qui, à la même page, rapproche *ilemtéen* de *Lamta*.

<sup>36</sup> Lhote, in Léon l'Africain 1956, II : 453, note 168.

<sup>37</sup> Lhote, in Léon l'Africain 1956, II : 449-450, note 160.

pourquoi ils auraient recouru ici à un toponyme arabe alors que le puits en question a un nom chez eux, ni pourquoi Ibn Khaldoun aurait transcrit ce mot arabe en utilisant la notation qu'il réserve au *g* berbère. Dans les parlers touaregs de la région, le puits s'appelle *I-n-Hihaou*, *I-n-Chichaou* ou *I-n-Zizaou*, noms qui, comme souvent pour les toponymes touaregs, doivent se lire *i-n-A* : « un de A ». Ces noms se prêtent encore moins à la reconstruction de Lhote que *In-Ziza*, qui ne s'y prêtait déjà pas tellement bien. Admettons cependant qu'un groupe se soit appelé, sinon « Ceux de un de Zizaou (ou Hihaou, ou Chichaou) », du moins « Ceux de Zizaou... » (*Oui-n-Zizaou*), mais à quoi nous avance cette hypothèse ? À penser que Léon aurait nommé une région d'après un peuple lui-même nommé d'après un lieu-dit situé dans cette région. Voilà qui ne nous aide pas à identifier le peuple dont il s'agit. C'est moins qu'il n'en faut pour embarrasser Lhote. Pour lui, les Guenzigha se confondent avec les Touaregs Taytoq, qui ont nomadisé autour du puits au cours des deux ou trois derniers siècles. Comme nous ne savons rien sur l'histoire plus ancienne des Taytoq, il ne s'est pas beaucoup exposé en hasardant cette hypothèse.

Pour ce qui est du royaume d'Agadez, le texte de la *Descrittione* n'est pas très clair. L'auteur commence par dire que « le désert où habitent les Guenzigha commence aux confins de Tegaza à l'ouest et s'étend vers l'est jusqu'aux confins de Hahir, le désert où habite le peuple Targha...<sup>38</sup> », avant d'écrire un peu plus loin : « Le désert où habite le peuple Targha commence aussi (*anchj*) aux confins de Hahir à l'ouest et s'étend vers l'est jusqu'au désert de Ighidi, il confine au nord avec les désert du Tuath, du Gourara et du Mzab, et au sud avec les déserts voisins du royaume d'Agadez<sup>39</sup>. » Henri Lhote, et Djibo Hamani<sup>40</sup> à sa suite, se sont étonnés que le désert de Hahir fasse partie du pays Targha dans le premier passage et n'en fasse plus partie dans le second. Je ne suis pas sûr que ce soit la lecture qui s'impose. Rien n'interdit de penser, même si cela suppose une rédaction maladroite, que l'auteur parle dans les deux passages des confins occidentaux de Hahir, ce qui pourrait expliquer l'usage de *anchj* dans le second passage ; le désert des Guenzigha s'arrêterait à l'est aux confins occidentaux de Hahir ; et le désert des Targha commencerait à l'ouest *aux mêmes* confins occidentaux de Hahir (et non pas à ses confins orientaux comme le pensent nos deux auteurs), ce qui impliquerait que le Hahir en fasse partie.

Tous les commentateurs admettent, avec beaucoup de vraisemblance, que ce Hahir est ce qu'on appelle aujourd'hui l'Ayr (ou Aïr), massif montagneux situé au nord d'Agadez. Or, grâce à une collection de manuscrits que les spécialistes ont baptisée *Chronique d'Agadez*, nous avons quelques informations sur les populations qui vivaient alors dans l'Ayr et ses alentours. Ces manuscrits ont été recueillis il y a à peu près un siècle dans l'entourage du sultan d'Agadez. Copie récente de documents dont certains, à en juger par leur contenu, remontent au moins au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>41</sup>, ils constituent la seconde des exceptions dont j'ai parlé

<sup>38</sup> Retraduit d'après Rauchenberger 1999 : 240 ; voir Léon l'Africain 1956, II : 448.

<sup>39</sup> Retraduit d'après Rauchenberger 1999 : 242 ; voir Léon l'Africain 1956, II : 451.

<sup>40</sup> Lhote, in Léon l'Africain 1956, II : 449, note 160 ; Hamani 1989 : 177-178.

<sup>41</sup> Urvoy 1934 : 146.



plus haut. Ils fournissent notamment la liste des sultans et une brève histoire de la dynastie sultanale depuis son origine, qu'ils font remonter à 1405. La fondation du sultanat y est attribuée à quatre tribus qui « sortirent du pays d'Aoudjila et chassèrent les tribus noires de l'Aïr » : les Itissines, les Ijadaranines, les Iza'aranes et les Ifa-dalènes. Son installation à Agadez est présentée comme un peu postérieure, et due à l'initiative de quatre autres tribus : les Lissaouanes, les Balkoraïs, les Amiskikines, et les Amoussoufanes<sup>42</sup>.

Les Iza'aranes et les Amiskikines n'apparaissent pas ailleurs que dans ces textes, et les tentatives de divers chercheurs pour les rattacher à d'autres groupes mentionnés ça et là par les historiens arabes me paraissent bien hasardeuses. On trouve aujourd'hui des Ijādnin<sup>43</sup> et des Ifādalān à proximité de l'Aïr, sans qu'on puisse se prononcer avec certitude sur leur lien avec leurs homonymes de la *Chronique*. Pour les autres groupes de ces deux listes, il est permis d'être plus affirmatif. Les Itésan et les Ilisāwān vivent aujourd'hui au sud du Niger. La *Chronique* et d'autres sources orales ou écrites retracent les circonstances qui les ont contraints à migrer vers le sud sans que leur attachement au sultanat se distende pour autant<sup>44</sup>. S'ils viennent effectivement du pays d'Aoudjila comme le dit la *Chronique*, ainsi d'ailleurs que leurs propres traditions, il faut penser qu'ils ont transité par le Fezzan avant d'atteindre l'Ayr. L'histoire des Balkoraïs, ou Iberkorāyān est bien connue par diverses sources, qui racontent comment une brouille avec le sultan d'alors les a conduits au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'ouest de l'actuel Niger où ils vivent encore aujourd'hui, mêlés aux Iwelemmedān dissidents dont j'ai parlé plus haut<sup>45</sup>. Enfin les traditions orales des Imusufān (ou Inusufān), qui vivent aujourd'hui à une soixantaine de kilomètres à l'ouest d'Agadez, autorisent à les rapprocher des Amoussoufanes de notre liste. Ils vivent en association avec les Igdalān, qui, quoique absents de la *Chronique*, se donnent dans leurs traditions orales comme liés de longtemps au sultanat<sup>46</sup>.

Les Itésan et les Ilisāwān vivaient certainement dans l'Aïr à l'époque où Léon a recueilli ses renseignements sur Agadez. Si l'on tient absolument que *Targa* ait désigné alors des groupes ayant transité par le Fezzan, Léon est parfaitement fondé à avoir inclus l'Aïr dans son désert des Targha. Plusieurs auteurs ont rapproché les Igdalān et les Imusufān des Guedala et des Massufa qu'Ibn Khaldoun mentionne dans son catalogue<sup>47</sup>. Le rapprochement n'est pas déraisonnable, mais il faut se rappeler tout de même que les auteurs arabes ont toujours situé les Guedala et les Messoufa à l'extrême occident du Maghreb. On se rappelle en particulier qu'Ibn Batoutah a été logé à Oualata par un homme des Messoufa. Il faudrait donc admettre que les Igdalān et les Imusufān forment un

---

<sup>42</sup> Urvoy 1934 : 155.

<sup>43</sup> J'utilise pour les noms de tribus actuelles la graphie du *Dictionnaire de Prasse et al.* (2003), moyennant quelques translittérations.

<sup>44</sup> Voir l'étude de Djibo Hamani (Hamani 1989), magistrale même si elle a tendance à trop solliciter les sources. Voir aussi Urvoy 1936 et Norris 1975.

<sup>45</sup> Alojaly 1975.

<sup>46</sup> Bernus & Bernus 1972.

<sup>47</sup> Bernus & Bernus 1972, Norris 1975 ; Hamani 1989.

surgeon très oriental d'un groupe de populations avec lesquelles leurs liens n'ont pu que se distendre. Il est un fait que ni la *Chronique* ni leurs traditions orales n'en font des habitants de l'Aïr même, et qu'ils se sont toujours situés un peu à l'ouest ou au sud-ouest du massif, quelque part entre la Terre des Noirs de Léon et son désert des Guenzigha. Eux aussi vivaient déjà là, peut-être en compagnie des Iberkoräyän, à l'époque où Léon a recueilli ses informations.

Assurément imprécis, le tableau du Sahara que Léon nous a laissé n'est pas, on le voit, en totale contradiction avec ce qu'ont écrit les autres auteurs arabes. En revanche, il est difficile de le mettre en rapport avec le Sahara tel que nous le connaissons aujourd'hui. Mais est-ce surprenant, et l'entreprise aurait-elle seulement un sens ? Rappelons-nous ce que disait Gérard Lenclud dans le passage cité en début d'article : les noms que nous mettons sur la réalité orientent le regard que nous portons sur elle. Léon répartissait les peuples de la Libye en cinq ensembles aux contours assez flous et qu'il nomme à l'aide du lexique disponible à son époque. Lhote, et quelques ethnologues à sa suite, les répartissent pour l'essentiel en deux grands ensembles entre lesquels ils placent une infranchissable barrière : les Touaregs et les Arabes. Traduire le premier lexique dans le second ne rimerait pas à grand chose. Lhote ne se prive pourtant pas de le faire lorsqu'il s'étonne que Léon « semble ignorer les rapports ethniques qu'il y avait entre les nomades de ce massif [de l'Ayr] et leurs frères Guenziga, Targa et Lemta<sup>48</sup> » – étant entendu que ces « rapports ethniques » si évidents à ses yeux qu'il ne prend pas la peine de les expliciter dériveraient de leur commune appartenance à l'ensemble touareg. Mais on n'« est » pas Touareg, on est appelé tel : « Touareg » n'est qu'une appellation, que nous appliquons aujourd'hui à des groupes très divers – présupposant ainsi qu'ils forment un ensemble cohérent. Léon, qui écrivait à une époque où cette appellation commençait seulement à être usitée, a vu de la diversité là où Lhote croyait voir une cohésion immune aux aléas de l'histoire. Quelques ethnologues dévoyés pour lesquels la bruyante défense d'une « identité touarègue » supposément éternelle est devenu un juteux fonds de commerce marchent aujourd'hui encore sur les brisées de Lhote. Une relecture attentive de la *Descrittione dell' Affrica* les arracherait peut-être à leurs errements.

### Bibliographie

Abou-Obeïd-el-Bekri, 1965. *Description de l'Afrique septentrionale*, par Abou-Obeïd-el-Bekri, traduite par Mac Guckin de Slane, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient.

Alojaly, Ghoubeïd, 1975. *Histoire des Kel-Denneg avant l'arrivée des Français*, Copenhague, Akademisk Forlag.

Benhazera, Maurice, 1908. *Six mois chez les Touareg du Hoggar*, Alger, A. Jourdan.

---

<sup>48</sup> Lhote, in Léon l'Africain 1956, II : 449, note 160.

Bernus, Edmond & Suzanne Bernus, 1972. *Du sel et des dattes. Introduction à l'étude de la communauté d'In Gall et de Tegidda-n-tesemt*, Niamey, Centre de Recherches en Sciences Humaines (Études nigériennes n° 31)..

Cuoq, Jean, 1985. *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle (Bilâd al-Sûdân)*, Paris, Éditions du CNRS.

Foucauld, Charles de, 1951-1952. *Dictionnaire touareg-français (dialecte de l'Ahaggar)*, Paris, Imprimerie Nationale, 4 tomes.

Grémont, Charles, 2007. *Les Touaregs Iwellemmedan de l'ouest (1647-1896). Un ensemble politique de la Boucle du Niger. Alliances, relations de pouvoir, identités*, Thèse pour l'obtention du doctorat en Histoire de l'Université Paris 1 – Panthéon Sorbonne.

Hamani, Djibo Niamey, 1989. *Au carrefour du Soudan et de la Berbérie : le sultanat touareg de l'Ayar*, Niamey, Institut de Recherches en Sciences Humaines (Études nigériennes n° 55).

Ibn Hauqal, 1964. *Configuration de la terre (Kitab surat al-ard)*, introduction et traduction par J.H. Kramers & G. Wiet, 2 tomes, Beyrouth, Commission internationale pour la traduction des chef-d'œuvre / Paris, Maisonneuve & Larose.

Ibn Khaldoun, 1847, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale* (texte arabe), Alger, Imprimerie du gouvernement, tome 1.

Ibn Khaldoun, 2006 [1863]. *Les prolégomènes d'Ibn Khaldoun (732-808 de l'Hégire) (1332-1406 de J. C.)* traduits en français et commentés par W. Mac Guckin de Slane (1801-1878), Chicoutimi, Université du Québec, 3 tomes [<http://classiques.uqac.ca/>].

Ibn Khaldoun, 1978 [1848]. *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, traduite de l'arabe par le baron de Slane. Nouvelle édition publiée sous la direction de Paul Casanova et suivie d'une bibliographie d'Ibn Khaldoun, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 4 tomes.

Keenan, Jeremy, 1977. *The Tuareg. People of Ahaggar*, Londres, Allen Lane.

Lenclud, Gérard, 1995. Quand voir, c'est reconnaître. Les récits de voyage et le regard anthropologique, *Enquête* 1 : 113-129

Léon l'Africain, 1956. *Description de l'Afrique, Nouvelle Édition traduite de l'italien par Alexis Épaulard*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, 2 tomes.

Lewicki, Tadeusz, 1971. Du nouveau sur la liste des tribus berbères d'Ibn Hawkal, *Folia Orientalia* 13 : 171-200.

Mahmoûd Kâti ben El-Hâdj El-Motaouakkel Kâti, 1913. *Tarikh el-Fettach* ou Chronique du Chercheur pour servir à l'histoire des villes, des armées et des

principaux personnages du Tekrour, I. Texte arabe, II. traduction française par O. Houdas et M. Delafosse, Paris, Ernest Leroux.

Norris, Harry T. 1975. *The Tuaregs ; their islamic legacy and its diffusion in the Sahel*, Londres, Aris and Phillips.

Prasse, Karl, 1972-1974. *Manuel de grammaire touarègue (tahaggart)*, Copenhagen, Akademisk Forlag, 7 tomes.

Prasse, Karl, Ghoubeïd agg Alojaly, Ghabdouane Mohamed, 2003. *Dictionnaire touareg-français (Niger)*, Copenhagen, Museum Tusculanum Press, University of Copenhagen, 2 tomes.

Ramusio, Giovambattista, 1837 [1550]. *Il viaggio di Giovan Leone e le navigazioni di Alvise da Cas da Mosto, di Pietro di Cintra, di Annone, di un piloto portoguese et di Vasco di Gama*, Venise, Luigi Plet.

Quatremère, Étienne-Marc, 1831. *Notice d'un manuscrit arabe de la bibliothèque du roi, contenant la description de l'Afrique*, Paris, Imprimerie royale.

Rauchenberger, Dietrich, 1999. *Johannes Leo der Africaner, Seine Beschreibung des Raumes zwischen Nil und Niger nach dem Urtext*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag.

Taïfi, Miloud. 1991. *Dictionnaire tamazight-français (Parlers du Maroc central)*, Paris, L'Harmattan.

Thiry, Jacques, 1995. *Le Sahara libyen dans l'Afrique du Nord médiévale*, Louvain, Peeters Press et Département des études orientales (Orientalia Lovaniensia Analecta n° 72).

Urvoy, Cne Yves, 1934. Chroniques d'Agadès, *Journal de la Société des Africanistes* 4(2) : 145-177.

Urvoy, Cne Yves, 1936. *Histoire des populations du Soudan central. Colonie du Niger*, Paris, Larose.